

10 janvier 1930

## **PROBLEMES ET PREJUGES DE CHEZ NOUS**

### CONFERENCE AU CERCLE DE LA JEUNESSE CATHOLIQUE

C'est un lieu commun de dire que la terre devient ridiculement petite ; c'en est un autre de répéter que la vitesse sous toutes ses formes réduit chaque jour les distances et rend les pays et les hommes un peu plus tributaires les uns des autres.

Avant de vous entretenir de quelques questions de chez nous, je veux, pour fixer les idées, vous proposer un exemple ou deux, en les simplifiant autant qu'il se peut.

Chacun sait que la Chine appauvrie consomme moins de tissus de coton depuis le temps que les Chinois se font la guerre. Conséquence à l'autre pôle : les manufactures de Manchester n'arrivent plus à placer une partie de leurs calicots ; les usines produisent peu et chôment de temps à autres. Il en résulte un accroissement du prix de revient des cotonnades d'Angleterre. Les commerçants libanais qui pendant un demi siècle ont importé de ces tissus n'arrivent plus à les vendre parce qu'ils sont trop chers. Des concurrents adroits en font venir à meilleur compte de chez les Tchéco-Slovaques, d'Italie, voire même du Japon. Et notre commerce au ralenti de gémir et de se plaindre.

Ces gens qui se plaignent ont raison : ils souffrent d'un état de crise qui les dépasse ; ils en pâtissent à coup sûr, ils sont embarrassés, cela se conçoit. Ils disent que c'est la faute du gouvernement ; et ils ne se doutent pas une seconde que feu Tchang-Tso-Lin ou tels généraux du Nord ou du Sud qui se battaient à dix mille lieux d'ici sont à l'origine de leurs maux.

Autre exemple : les Etats-Unis, après des années de spéculation folle et de prospérité incroyable, ont vu s'effondrer les cours de leurs valeurs mobilières. Ce qui s'achetait 100 dollars en novembre, n'en vaut que 25 ou 30 aujourd'hui ; et le pays des nouveaux nababs a subitement connu la gêne. Les marchés de toute la terre, de New-York jusqu'à Hong-Kong, plus ou moins intéressés aux valeurs américaines, se sont trouvés pris dans le typhon. Pour payer l'argent perdu en Amérique, chacun ici et là, a dû d'extrême urgence "liquider une partie de son portefeuille", comme on s'exprime dans le jargon des affaires.

L'Américain a vendu à Londres, à Paris, ou ailleurs, des valeurs européennes de toute nature : l'Anglais a cédé au plus offrant des valeurs de mines d'or en Rhodésie, de pétroles en Roumanie, de produits chimiques en Allemagne ; le Français s'est débarrassé de valeurs coloniales, africaines ou indochinoises, le Belge a sacrifié des titres représentant des entreprises minières ou ferroviaires au Congo, le Hollandais a vendu des actions de raffineries et de plantations d'hévéas dans les îles de la Sonde, le reste à l'avenant ; si bien qu'en quelques jours, en quelques heures parfois, télégraphiquement si l'on peut dire, la fièvre et puis l'anémie des Etats-Unis ont contaminé la planète. Vous imaginez un peu partout les conséquences du séisme. M. Winston Churchill qui se trouvait à New-York durant les jours les plus sombres a pu écrire qu'il avait l'impression, tant le malaise était grand, que les gratte-ciels s'écroulaient.

Mais chez nous direz-vous ? Chez nous, tout a fléchi automatiquement comme partout ailleurs, le pouvoir d'achat des individus, a diminué, le prix des marchandises a baissé ou tend à baisser, nos

créances sur la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie ou la Perse rentreront plus difficilement les produits que nous exporterons : orge, soies grèges ou laines se vendront mal ou moins bien et ainsi de suite...

C'est regrettable sans doute, et il faut espérer que d'ici peu de temps les choses iront mieux, mais... pour l'instant, quand les agents du fisc réclameront l'impôt, quand les habitués du Café du Commerce feront leur partie de jacquet, chacun se plaindra d'un régime inhumain, et au lieu de s'en prendre au Président des Etats-Unis, qui n'en peut rien, il vouera aux gémonies les Pouvoirs Publics de ce pays. Ainsi va le monde.

Il faut admettre pourtant que la terre tourne, et que depuis cinq ou dix ans comme depuis cinquante ans, il y a chez nous et chez les autres quelque chose de changé.

Le but de cette causerie qui sera brève, n'est pas tant de démolir des préjugés que de voir à peu près où nous en sommes. Tâchons donc d'analyser un peu notre situation, au risque même de remonter au déluge.

\*\*\*\*

Il est bon d'avoir chez soi une mappemonde, de la bien regarder et d'en faire l'objet de ses méditations. Une bonne carte vaut mieux qu'un long poème ou, si vous préférez, qu'une vingtaine d'in-quarto bien ou mal faits. Peut-être suffisait-il autrefois de connaître la géographie de son pays. Il en va autrement aujourd'hui.

Les routes vicinales ou communales qui nous occupent tant sont dignes d'intérêt à coup sûr, à plus forte raison les routes nationales, mais il y a des routes universelles qu'il faut repérer, si on veut savoir d'où l'on vient et où l'on va, celles d'hier et celles de demain, avec leurs issues et leurs carrefours.

Nous sommes ici au terme ou au commencement d'une de ces routes. Toute l'Asie Méridionale, sept cent millions d'hommes à peu près, pour arriver à la Méditerranée, qui est le cœur de l'Ancien monde, ne peuvent passer que par chez nous ; un peu plus au nord, un peu plus au sud, peu importe, mais cette grouillante Asie qui va du Golfe Persique à la mer du Japon, quand elle se servira davantage du rail, de l'automobile ou de l'avion, et l'Europe quand elle voudra la rejoindre par une voie terrestre ou aérienne prendront l'une et l'autre ce chemin (cela nous explique un peu l'aéroport de Tripoli) ; et ce n'est pas le Transsibérien qui aura raison de nous.

Cette route, nous la tenions déjà au temps des caravanes ; longue sans doute, interminable, aride, mais droite et naturellement tracée ; route des civilisations, des invasions, des conquérants venus d'un peu partout, et qu'on ne finirait pas d'énumérer.

De cette route, nous avons les inconvénients autant que les avantages : les inscriptions de notre Fleuve du Chien, l'ancien Lycus, suffiraient seules pour l'attester. Mais il n'en reste pas moins vrai que nous sommes sur une des grandes voies du monde, à son point de départ et à son terme sur la mer intérieure, d'Occident en Orient et d'Est en Ouest.

Nous sommes aussi sur la voie qui coupe du nord au sud et qui passant par l'Asie Mineure, les pays sous mandat français, la Palestine et l'Egypte, doit un jour par le rail, si le rail n'est pas d'ici là complètement démodé, relier l'Europe à l'extrémité du continent africain.

Les wagons-lits, venant de Calais, puis de la rive asiatique du Bosphore arrivent déjà à Tripoli par Alep. Pour aller au Caire, il ne leur manque qu'un pont, la jonction Tripoli-Nakoura-Haïffa et un ferry-boat sur le canal. Et la génération qui nous suit verra vraisemblablement la ligne du Caire au Cap réalisée.

Signalons en passant qu'étant situés entre le 30e et le 40e degré de latitude Nord, nous avons par surcroît des climats qui comptent parmi les plus cléments, les plus tempérés de la terre.

Voilà des faits, et vous supposez bien qu'on ne peut se trouver au centre d'un tel courant sans le subir. Le monde tournant autour de soi invite à faire le tour du monde. L'histoire, c'est dans une large mesure la géographie qui la fait.

Serrons la question de plus près, et en considérant un moment, sans les dissocier, les Echelles depuis Jaffa jusqu'à Alexandrette et leur hinterland, risquons-nous à nous faire une vue synthétique de ce qui s'y est passé et de ce qui s'y passe.

Le Judaïsme et le Christianisme, l'Ancien testament et le Nouveau sont sortis de ce coin de terre. Le bon sens défend de croire que c'est accidentellement qu'ils y sont nés. Pour qui admet un ordre providentiel des choses et nous l'admettons, cela va de soi, ne fallait-il pas qu'ils sortissent du centre du monde pour que le Christianisme pût rayonner facilement et essaimer ? Là également et surtout, il fallait la route, les routes. Et c'est la route qui a fait de ces pays la mosaïque religieuse la plus surprenante qui soit.

De plus, le passant qui s'y est arrêté y a laissé ses mœurs avec sa croyance ; souvent il y est demeuré, il y a fait souche, d'où la mosaïque de races que nous y voyons ; et c'est après le point de vue religieux le côté social de la question.

Du point de vue économique qui est celui des échanges, qui dit route dit absence nécessaire d'obstacles et de barrières ; toutes les fois qu'on a fermé la route essentielle, il s'est trouvé un conquérant pour la forcer.

Et voici enfin le côté politique du problème ; un peuple en tant que nation ne peut croître et se maintenir sur une de ces voies capitales, que vingt autres nations utilisent et que naturellement elles convoitent, sans être très fort par lui-même ou sans s'inféoder ou s'allier à un autre peuple qui le soit. Et c'est pourquoi ces pays n'ont pas connu - ou tout au moins n'ont connu que passagèrement et, si l'on peut dire, par morceaux - l'indépendance totale.

Cette vue d'ensemble rapide, je vous la propose sous bénéfice d'inventaire. Je la crois satisfaisante pour ma part ; vous la mûrirez si elle vous séduit. J'y trouve une explication plausible de nos affaires, explication telle, qu'elle nous contraint à prendre notre parti du sort qui nous est fait, et à nous organiser de façon raisonnable, sans tenter vainement de faire violence à la nature des choses.

Et maintenant occupons-nous du Liban si vous voulez.

Le Liban asile et forteresse qui commande la route, ce sont ses montagnes qui l'on fait. Il a toujours fallu le contourner faute de pouvoir le franchir. C'eût été un pays plat, il n'aurait rien de sa physionomie propre ; il n'aurait pas sa personnalité. Mais ces considérations, bonnes pour le passé, à la rigueur suffisante pour le présent, peuvent n'avoir qu'une valeur très relative pour l'avenir. L'avion, l'automobile, l'autochenille, qui est aussi, suivant la définition classique du fleuve de Pascal, un

chemin qui marche, la télégraphie, la téléphonie sans fil, le canon à longue portée, je vous fait grâce du reste, ont changé la face de la terre. Maintenant, on est vulnérable partout et la montagne, naguère inaccessible, a perdu ses refuges et son mystère.

D'autre part, alors que le péril avait imposé à l'homme la solitude de la montagne, la sécurité et la paix ramènent insensiblement vers la ville et la plaine et la mer, suivant un rythme universel et fatal, le montagnard rassuré.

Donc, chez nous, la montagne se dépeuple lentement ou se contente de plus en plus d'une population intermittente de voyageurs ; on n'y cherche plus une sauvegarde inutile, on ne lui demande que la beauté du site et sa fraîcheur.

Est-ce un mal ? Peut-être, car la race y perdra. La montagne a fait à nos pères une descendance rustique, vigoureuse et saine. Est-ce un bien ? C'est douteux ; peut-être cependant, par certains côtés tout au moins, comme on peut dire qu'à quelque chose malheur est bon, car il faut être de son temps et dans une certaine mesure s'y adapter ; mais de toute nécessité il y a des précautions à prendre et je les dirai tout à l'heure.

Le Liban d'aujourd'hui couvre une superficie de 10.500 kilomètres carrés, le tiers environ de la Belgique, des Pays-Bas ou de l'Albanie, le quart du Danemark ou de la Suisse. Sa population, en la mettant à 700.000 âmes, et c'est, je pense, un chiffre modéré, est à peu près celle de l'Albanie ; elle est supérieure à la population de quatre au moins des républiques de l'Amérique Centrale.

Dans l'Europe seule, il subsiste cinq ou six pays indépendants qui ont un territoire et une population très inférieurs aux nôtres. Les plus importants de ces petits Etats, le Grand-Duché du Luxembourg, n'a que le quart de la superficie du Liban et le tiers de sa population.

Or tous ces pays vivent et se portent bien. Ils sont satisfaits de leur sort alors que notre tendance constante est de nous trouver à l'étroit. Nous ne parlons donc plus de nous-mêmes en termes contempteurs. Les petites entreprises réussissent souvent beaucoup mieux que les grandes. Il arrive qu'elles se gouvernent mieux. Notre esprit critique, maladivement critique, menace de nous tuer un jour. Notre devoir, notre intérêt sont de nous maintenir, comme notre premier tort est de nous dénigrer. Moralement, psychologiquement, cet état d'esprit est notre principale faiblesse. Nous le conservons, natures inquiètes et mobiles que nous sommes, pour avoir nous et les nôtres un peu trop voyagé ou trop pris contact avec le voyageur ; nous sommes sur la grand-route, voyez-vous... Nous devrions comprendre cependant que l'étendu ne fait rien à l'affaire. Théoriquement, cent mille kilomètres carrés de steppes et de déserts ajoutés à notre territoire nous impressionneraient sans doute, mais n'accroîtraient en rien nos moyens d'action et notre prospérité.

La densité de la population libanaise est sensiblement celle de la France qui est de 71 habitants au kilomètre carré. Cette densité est à peu près la même en Autriche, compte tenu de l'énorme agglomération viennoise (78), en Pologne (72), au Danemark (76). Par contre, sont relativement moins peuplés : l'Espagne (43), le Portugal (65), l'Albanie (29), la Grèce (49), la Bulgarie (49), la Yougoslavie (52), la Roumanie (58), pour ne parler que des Pays d'Europe. Vous pourriez vérifier ces chiffres dans l'annuaire statistique internationale de la Société des Nations pour 1926.

Que faut-il déduire de ces mêmes chiffres en les comparant au nôtre ? Simplement ceci : que nous sommes un pays peuplé de façon très honorable et - que personne ne bondisse ! - que nous ne sommes pas menacés autant qu'on le croit communément par le péril de l'émigration.

Depuis les Phéniciens, et toutes les fois que la guerre civile ou étrangère, l'invasion, la tyrannie, les épidémies, la famine, le relâchement des mœurs ne nous ont pas usés et démoralisés, nous avons pu exporter avec avantage le trop plein de notre population. Nous sommes, la route aidant, par prédestination, un pays exportateur d'hommes, et il s'en trouve d'ailleurs de par le monde. Au temps des phéniciens, nous étions un pays colonisateur. Où logerions-nous, je vous le demande, comment ferions-nous vivre plus d'un million d'hommes ? et qui affirmera, qui prouvera que le Liban actuel, à un moment quelconque de son histoire, a été plus peuplé qu'aujourd'hui ? Il n'y a pas cent ans, toutes nos villes étaient des bourgades ou presque. Beyrouth il y a cent ans ne comptait pas 20.000 habitants. Ainsi, la légende a toujours eu raison de nous. Mais serons-nous toujours aussi crédules ? Continuerons-nous indéfiniment à prendre à la lettre tout ce qui se colporte et se raconte ? N'aurons-nous jamais le bon sens et le scrupule de contrôler les dires et facéties d'un chacun en leur opposant l'évidence et les faits ? Cette monnaie de singe, comment se fait-il que nous l'acceptons ?

De même que jadis l'émigration phénicienne, l'émigration libanaise a rendu au Liban les plus signalés services. Elle a fait, elle fait encore dans une large mesure la force de ce pays et sa prospérité. Elle l'enrichit de profits obtenus à l'étranger, et qui, partiellement mais régulièrement sont rapatriés sous une forme ou une autre. Elle a contribué à reconstruire le Liban, villes et villages ; elle les a mis en valeur, elle a donné son prix à la terre et fait qu'un olivier chez nous vaut trois ou quatre fois ce qu'on le paierait par exemple dans la banlieue de Lattaquié.

En matière d'émigration, je ne craindrais que l'excès et, des périodes exceptionnelles mises à part, je ne crois pas à l'excès. Il se produirait, qu'il serait temporaire et imputable à des circonstances complexes et occasionnelles. Il y aura toujours en temps normal une émigration libanaise. Toute la question à mon sens est de la rejoindre dans le mesure du possible, je veux dire de garder le contact avec elle et de l'organiser.

Nous n'avons pas - grosse lacune - une politique étrangère, entendez par là une politique des Libanais à l'étranger. Nous pourrions l'avoir si ce n'est pas trop tard en y mettant le prix, sans imaginer pour cela au Liban un ministère des Affaires Etrangères ce fruit défendu. Un petit pays, voyez-vous, a besoin plus qu'un autre de toutes les ressources de la diplomatie. Lisez l'histoire des Républiques Italiennes depuis le commencement de la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et vous serez édifiés.

\*\*\*\*

Etant donné ce que nous venons de voir, envisageons la situation présente du Liban et des Libanais, étudions rapidement nos moyens, nos possibilités, les conditions de leur stabilité et de leur développement, mais aussi les risques que nous courons, et qui ne sont pas, je crois, ce que l'on admet communément.

Par notre situation géographique, nous sommes, au carrefour de trois continents, un des principaux observatoires du monde. Politiquement nous intéressons trop la France pour que, demeurant elle-même, elle songe à nous quitter, et la France sait maintenant quelle concurrence elle se prépare et combien de pays nous convoitent ; de notre côté, même en ne tenant pas compte d'excellents et solides raisons d'ordre sentimental, nous avons un intérêt au moins égal à lui demeurer attachés.

Et puis il y a ce leitmotiv, la route, et cette route, s'appuyant sur le bastion libanais, est en même temps, nous l'avons compris, je l'espère, un bienfait et une menace. Bienfait d'ordre économique, d'ordre intellectuel aussi, même d'ordre politique et surtout d'ordre social.

Notre intérêt est de faciliter le transit au voyageur et à la marchandise, de réduire ou de lever les obstacles et les barrières ; notre intérêt est de servir d'escale et d'étape, de retenir le voyageur, de l'héberger, de lui vendre comme au plus grand nombre possible de pays limitrophes ou voisins les produits de notre sol et de notre industrie, ou encore nos services, et si regrettable que cela soit, c'est le principal pour l'instant. Ce voyageur peut n'être que le passant qui débarque ici pour se rendre à Bagdad, en Perse, au Indes et réciproquement ; ce peut être le touriste qui dispose d'une semaine ou deux au cours d'une croisière, le pèlerin des Lieux-Saints, l'archéologue, le curieux, tous ceux que les vestiges de notre passé ou que nos paysages intéressent ; ce peut être l'exilé qui cherche un asile et possiblement une patrie dans ce Proche-Orient si tourmenté ; ce peut être le villégiateur, habitant des pays chauds, qui rêvait d'une oasis ; ce peut être l'étudiant qui vient ici pour s'instruire, le malade étranger qui recourt à l'homme de l'art et ainsi de suite. Par là même nous découvrons l'aspect d'ordre intellectuel de la question.

Encore une fois, ce n'est pas par hasard que nous avons des Missions, des Universités, des écoles en si grand nombre, que l'enseignement qui se donne chez nous a une si grande portée et attire de si loin ; ce n'est pas par hasard que presque tous les pasteurs des rites orientaux ont établi dans notre pays leur principal établissement ; ce n'est pas par hasard que ce pays est polyglotte comme il l'est et que depuis vingt siècles et davantage on y a parlé successivement (ou simultanément) autant de dialectes et de langues.

Et cela nous donne dans le Proche-Orient une situation éminente, un prestige incontestable et des possibilités certaines du point de vue des choses de l'esprit. Nous n'aurions que cela que ce pays resterait vivant et viable. C'est ici le pont entre l'Occident et l'Orient, la double porte où viennent frapper les civilisations.

Nous devrions par exemple pouvoir imprimer utilement ici un texte dans toutes les langues, et cela viendra peut-être ; mais à travers ces perspectives voici que nous commençons à supputer le risque, à discerner le péril. La route à son carrefour, c'est un peu la place publique. On ne demeure pas impunément sur la place publique, car la vie intérieure y est nécessairement menacée ; la méditation, le recueillement y sont quasiment interdits ; l'intelligence n'y trouve pas de laboratoire ; l'art y chercherait vainement un atelier ; les traditions y sont battues en brèche ; on s'y perd dans la cohue, et le mouvement et le bruit des choses temporelles y contrarient de toute évidence le silence et la paix que le spirituel exige. On en vit pas à l'hôtel ou même à l'auberge de la façon qu'on vit chez soi, dans la maison paternelle, paisible, accueillante et sereine. Et c'est sans doute à cause de cela, parce que nous avons trop pris le rythme du passant, qu'on nous accuse d'être superficiels, de ne considérer que l'heure présente, de nous attacher à la façade et à l'extérieur des choses, de cultiver le préjugé, d'être incapables de travail désintéressé, qu'on nous accuse, dis-je sans nous calomnier.

Nous sommes un pays beaucoup trop mercenaire parce que, sauf exception, on imagine difficilement un commerçant, un intermédiaire, un hôtelier, toutes professions que la route entretient et suscite, sous l'aspect émouvant du Bon Samaritain. Je n'ai rien à dire contre les professions utiles, nécessaires, honorables sans doute dans la mesure, comme pour toutes les autres, où elles sont honorablement exercées. Je dis seulement qu'elles sont dangereuses par leur nature et que là où elles se multiplient par la force des choses, l'Etat a un rôle social à jouer qu'on pourrait ne pas exiger de lui ailleurs. Le problème devient alors au premier chef un problème d'éducation, de formation, de culture, un problème social.

Le paysan qui jadis ou naguère échappait encore, au moins partiellement, au péril, est de plus en plus attiré par la ville à son tour. Et je commence à craindre, faut-il le dire à demi voix, que chez nous,

l'homme d'Eglise, l'homme de Dieu ne cède lui-même trop souvent à la tentation. Cet appel de la route proche ou lointaine c'est le chat des sirènes : on s'y laisse prendre, on se livre à l'aventure lorsque l'âme se débilite et fléchit.

Quand nos champs désertés ne produiront plus que des ronces, quand la montagne altièrre aura été mise dans le commerce et par là même stérilisée, quand l'amour du sol et du clocher auront fait place à la passion de l'or, quand nous ne serons plus sous des formes diverses qu'un peuple de marchands, nous mesurerons, trop tard peut-être, l'étendue du désastre.

Ce pays qui plus raisonnable, aurait cent raisons d'être satisfait, qui mieux informé, mettrait un frein à ses ambitions comme à ses lamentations, ce pays a rompu son équilibre et paraît très exposé, à voir le mal s'aggraver. Avec l'effritement de ses traditions, avec l'esprit nomade qui le caractérise et qui est à l'origine de l'individualisme qu'on y peut constater, il prend en droite ligne, si opulent qu'il puisse devenir demain, le chemin de la servitude. Contrairement à tout ce qu'on raconte, nous ne sommes pas un pays pauvre, au sens étroit du mot, et cela se prouverait par l'absurde au besoin ; dans ce sens, nous sommes au contraire un pays insatiable et prodigue ; se sont d'autres richesses qui nous manquent ; dans notre patrimoine il y a un déséquilibre évident qui, si nous ne nous réformons pas, nous fera plus matérialistes et plus cupides, dans la mesure exacte où nous serons plus fortunés. Le profit immédiat nous fascine ; pour monnayer un service nous nous passons de planter un arbre qui donnerait de l'ombre à nos neveux, et c'est pourquoi, dans tous les domaines pour élargir le débat, négligeant la philosophie et est la profondeur, nous ne faisons plus que de la littérature qui n'est que surface.

Vous voyer le danger ; chacun le verrait s'il prenait la peine d'y réfléchir un instant ; mais le courant nous entraîne, le tourbillon de la route, de la route asphaltée, glissante, qui n'a plus rien à voir avec l'austère et symbolique chaussée romaine piétinée par les légions.

Des routes, plutôt au ciel que nous en eussions moins et que cent villages ou hameaux fussent demeurés isolés et solitaires ayant pour les bercer, au lieu de la musique des klaxons, celle des feuillages et des fontaines !

\*\*\*\*

Mais il convient d'agir, de trouver le remède. Que faire alors ? Voici. Pour que ce pays conserve sa physionomie déjà plus floue, plus vague, pour qu'il maintienne et accentue les traits de son visage, vénérable certes, mais de plus en plus déformé, pour qu'il soit autre chose qu'un marché cosmopolite et sans âme, pour que la route ne devienne pas l'ornière, pour que l'accident de la tour de Babel ne nous arrive pas, il faut, se libérant de l'esprit démagogique et de l'esprit mercantile, qui y règnent, négligeant, sans l'ignorer bien entendu, le côté matériel des choses, car il ne s'agit pas seulement d'économies et de prébendes à maintenir ou à supprimer, de constructions ou de travaux à accélérer ou à entreprendre, il faut, dis-je, parler le moins possible à ce pays d'argent et de finances et l'entretenir d'urgence et avec rigueur d'une discipline intellectuelle et morale.

Il faut s'occuper, de la famille, de l'école, des couches sociales une à une, de leur état d'esprit et de leurs besoins profonds, il faut respecter les coutumes et les traditions, en attendant que nous arrivions progressivement à une armature politique, sociale, morale, plus robuste et plus résistante. Il faut fortifier l'enseignement et le moins disperser, être plus exigeant et plus parcimonieux dans la distribution des parchemins et des diplômes. Il faut redouter l'école primaire quand la pédagogie n'en est pas le but essentiel ; et surtout redouter comme la peste les gens qui n'ont pas d'horizon

intellectuel, les primaires, de même que la formation simplement commerciale et utilitaire. Et à l'opposé, il devient vital de cultiver les idées générales, et plus encore que la nécessité de l'enseignement technique, de comprendre et d'admettre la nécessité d'un enseignement classique, d'un enseignement tout en doctrine et en profondeur qui prépare le cœur et l'esprit à la maturité. Un tel enseignement paraît plus nécessaire ici que dans n'importe quelle province française par exemple, parce qu'ici il y a danger, nous l'avons vu, et menace de désagrégation, tandis qu'en France, indépendamment de traditions et de disciplines héréditaires et séculaires aucun ferment ne saurait altérer de longtemps le clair visage de la Patrie.

Quand nous aurons cela, nous serons maîtres de ces moyens de défense, ou de lutte pacifique, contre autrui et contre nous-mêmes, le reste viendra par surcroît.

En résumé, nous disposons de la route malgré nous, car au fond c'est elle qui dispose de nous. Nous pouvons vivre et prospérer par elle ou nous perdre. Cela dépendra des moyens de défense que nous lui opposerons tout en l'utilisant.

Les avantages qu'il nous est possible d'obtenir d'elle sont d'ordre intellectuel, d'ordre économique et matériel ; les forces par quoi nous éviterions ses périls sont d'ordre morale et social. Or manifestement ces forces diminuent de jour en jour. L'économie prend le pas sur elles, s'il y a rupture d'équilibre et cette rupture d'équilibre commence à devenir certaine, la route nous laissera avant longtemps vaincus et désarmés. Nous serons encore une agglomération d'hommes intelligents, habiles, entreprenants, riches peut-être, mais serviles ; nous deviendrons une macédoine levantine individualiste, astucieuse, envieuse et chétive. Nous ne serons plus le Liban, c'est-à-dire une civilisation millénaire, intermédiaire nécessaire entre l'Occident et l'Orient, héritière elle aussi d'Athènes et de Rome malgré une solution de continuité de dix siècles, lien naturel entre des continents que la science et l'ingéniosité des hommes rapprochent chaque jour ; nous ne serons plus une terre de traditions solides, différentes sans doute mais étroitement apparentées, nous ne serons plus une nation.

Il dépend de nous de réagir, nous l'avons vu, mais une réaction vigoureuse s'impose. Je n'ai pas le loisir de m'étendre davantage là-dessus ; chacun pourra y réfléchir à son aise, mais il est indispensable qu'on soit prévenu, car c'est le plus difficile. Je crois pensable qu'on soit prévenu, car c'est le plus difficile. Je crois que la partie ne peut être gagnée que moyennant une somme considérable d'efforts patients et désintéressés. A ces efforts les Pouvoirs Publics français et libanais, solidaires à nos yeux, à moins d'être aveugles, ne sauraient demeurer étrangers.

Il nous faut des équipes compactes et militantes ; il nous faut une élite qui cherche le beau et le bien pour eux-mêmes ; et de même qu'une aristocratie terrienne digne de ce nom qui rende leur dignité à la charrue et à la terre, qui fixe à côté d'elle le paysan réhabilité et l'enracine, il nous faut une aristocratie de la pensée, de l'intelligence et du cœur.

Ou le Liban arrivera à assimiler ses éléments disparates et il ne peut y arriver par une autre voie, ou il s'effritera pour appartenir au premier venu. Conclusion amère et pourtant bienfaisante si elle pouvait faire l'objet de quelques méditations.

\*\*\*\*

En cours de route, c'est le cas de le dire, nous nous sommes heurtés à quelques préjugés de chez nous. Ce sont ces vieilles rengaines bien connues : l'exiguïté de notre territoire, la misère de ce pays, les conséquences désastreuses de l'émigration, la primauté des questions économiques, la faute au

gouvernement. Ces prétendus postulats mériteraient d'être creusés. Je n'ai pu que les effleurer et j'en ai le regret. Je souhaite seulement qu'ils sollicitent les esprits réfléchis et sérieux et qu'ils soient combattus dans la mesure où ils se révèlent démoralisants et faux.

Il importe, voyez-vous, que ce pays cesse d'être la terre d'élection du sophisme. Et ces préjugés ne sont pas les seuls. Nous en connaissons tous quelques autres de poids. Le préjugé de la langue, par exemple, comme si ce pays, qui a parlé et qui parle encore à peu près toutes les langues, vivantes et mortes, celles-ci maintenues par les croyances et les liturgies, pouvait se limiter à une seule qui, si belle qu'elle soit, cesse d'être intelligible aussitôt qu'on prend le bateau. Cet autre préjugé qui proclame intellectuels et seigneurs non les gens qui pensent, mais ceux qui écrivent et parlent, et qui donne du génie au premier mandarin venu, pourvu qu'il s'exprime en vers. Ou cet autre qui veut que le Liban qui a des ressources très variées, visibles et invisibles comme chacun sait, et que la République soit en péril dès l'instant qu'on y vend moins de calicots. J'en passe et des meilleurs, mais il faut prendre un parti ; nous aurons raison du préjugé ou le préjugé aura raison de nous. C'est affaire de logique et par conséquent de bon sens et de jugement. Quand nous aurons pris l'habitude de réfléchir aux moindres choses, nous ne nous laisserons plus surprendre ; nous saurons au contraire trouver le bon argument au bon moment. C'est pourquoi entre autres ressources je suggère à chaque libanais en terminant, d'extraire au plus tôt d'entre ses livres son vieux Descartes et sa Méthode, ou d'en faire l'emplette chez son libraire. Et pour l'amour de la logique, qu'il n'y ait plus de jeunes gens ici qui, sous prétexte d'aider un moment plus tôt leur père qui vend en gros et en détail, se passent de leur cours de philosophie !